

# JOURNAL DE ROUBAIX

**POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE**  
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES.

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » 14 » six mois.  
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. LAFITTE, BULLIER  
et C<sup>o</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 24 mars 1864.

### BULLETIN.

Le Danemark n'a pas encore cédé aux instances réitérées de l'Angleterre. La réponse peut se faire attendre plusieurs jours encore et dans le cas peu probable où les cabinets de Vienne et de Berlin consentiraient à acquiescer à la conférence il faudra en référer à la Diète germanique et l'on prévoit de ce côté des retards considérables. Le cabinet de Francfort n'ayant pas pour habitude de précipiter les choses.

Les événements de la guerre se chargeront probablement de faire échouer les tentatives de la diplomatie anglaise. En effet, si un succès décisif était obtenu par les alliés dans la péninsule danoise, cette circonstance viendrait compléter pour eux l'occupation du Schleswig et l'Angleterre n'aurait plus qu'à s'incliner devant les faits accomplis.

Les nouvelles du siège de Duppel ne font pressentir aucun succès marquant pour l'armée prussienne, mais en revanche la place de Fredericia, attaquée de tous côtés par les Autrichiens, paraît ne pouvoir opposer une longue résistance.

Chaque jour le télégraphe mentionne les nouvelles prises faites par les forces navales du Danemark.

Le ministère anglais, s'il faut s'en rapporter à l'énumération des griefs que soulevé contre lui l'esprit de parti des Tories, n'aurait plus que quelques jours à vivre. Cette crise pourrait aboutir à la dissolution du Parlement. Lord Derby, dans la Chambre des lords, et M. Disraeli dans la Chambre des communes, se chargent, dit-on, de donner le signal d'une agression que prévoyait depuis longtemps déjà lord Palmerston.

Les journaux de Londres annoncent l'arrivée prochaine, dans cette capitale, du général Garibaldi. Le *Morning-Post*, dans un article pompeux, donne le détail des mesures prises par un comité de démonstration organisé spécialement pour la réception de Garibaldi. Le gouvernement anglais contribuera de tout son pouvoir à l'éclat de cette réception.

D'après les dernières nouvelles reçues de Rome, la santé de Pie IX s'est beaucoup améliorée, mais on doute que le Saint-Père puisse officier pendant la Semaine-Sainte.

Les nouvelles d'Amérique offrent peu d'intérêt. Les fédéraux ont complètement échoué dans leur plan de campagne contre le Sud et se contentent de rester sur la défensive. Une dépêche de New-York, du 9 mars, annonce que les confédérés cherchent à négocier à Mexico un traité de commerce basé sur la reconnaissance réciproque des deux Etats. Il n'est pas probable que le Mexique se prête jamais à une combinaison à laquelle il aurait plus à perdre qu'à gagner. J. REBOUX.

### LA DOTATION DE L'ARMÉE.

L'exposé du *Moniteur* sur la dotation militaire vient en temps opportun. Dans quelques jours s'ouvriront les opérations revisionnaires. Les familles, le public liront donc avec un intérêt spécial les indications suivantes, que nous empruntons à la feuille officielle :

Depuis la mise en vigueur, en 1856 (classe de 1855) de la loi sur la dotation de l'armée, jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1864, 195,205 familles ont profité des bienfaits de l'exonération, prononcée soit par les conseils de revision, soit par les conseils d'administration des corps.

Au 1<sup>er</sup> janvier 1864, le nombre des engagements après libération, des remplacements administratifs, présentait un excédant de 2,329 hommes sur le nombre des exonerés. Non-seulement ceux-ci ont donc tous été remplacés, mais en outre la caisse a payé aux rengagés la première portion de la prime à valoir sur de futures exonérations.

Pendant la période septennale, la dotation a payé : pour prime aux rengagés, aux engagés après libération et aux remplaçants administratifs ; pour hautes payes ; pour suppléments de pensions ; pour remboursements divers ; indemnités et frais d'administration, une somme totale de plus de 190 millions.

Ainsi que le fait remarquer le *Moniteur*, la loi du 26 avril 1855 a pu atteindre du premier jet à une perfection que ne comportent ni les œuvres, ni les institutions humaines.

Le gouvernement s'est constamment appliqué à y apporter les améliorations

dont l'expérience lui avait démontré l'utilité. Il n'y a qu'à persévérer dans cette voie. Sous le rapport de la sécurité, de la facilité du remplacement, les familles sont pleinement satisfaites. Ce qu'elles demandent, c'est qu'on aille à l'économie. En termes clairs, qu'on réduise, s'il se peut, le taux de l'exonération.

On nous écrit de Copenhague, 18 mars :

« Les rapports qui nous parviennent, ici, du théâtre de la guerre dans le Jutland sont vraiment déplorables. En effet, l'armée austro-prussienne se livre à des exactions de tout genre contre les habitants de cette province, de tout temps citée pour sa fidélité et son dévouement à la mère-patrie. Les réquisitions de grains et de bétail ruinent complètement la population jutlandaise et tout fait craindre qu'une forte contribution extraordinaire de guerre ne soit, au premier jour, imposée aux habitants par le commandant en chef de l'armée ennemie.

« Chose assez étrange : dans le Jutland, comme dans le Holstein et dans le Sleswig, et en l'absence même de commissaires civils, les destitutions de fonctionnaires et d'employés sont à l'ordre du jour. Les chefs militaires procèdent, à cet égard, avec une brutale énergie, de sorte que les administrations sont dans un état complet de désorganisation. Sauf quelques districts où les Austro-prussiens n'ont pu pénétrer encore, le Jutland, ainsi que le proclamait hautement les généraux ennemis, sera régi militairement, et retenu pour gage jusqu'à ce que le Danemark ait donné satisfaction à l'Autriche et à la Prusse. » (Coxresp. Havas).

On lit dans le *Moniteur prussien* :

« Le gouvernement danois avait promis dans sa notification du 15 février, de relâcher jusqu'à la date du 1<sup>er</sup> avril les navires, saisis dans les ports danois, appartenant aux Etats qui suivraient les mêmes procédés à l'égard des navires danois.

« Par suite de ces dispositions, des mesures sont prises maintenant pour relâcher les navires prussiens saisis dans les ports danois et les navires danois saisis dans les ports prussiens. »

### Italie.

La *Stampa* de Turin, donne les nouvelles suivantes : C'est hier, (21 mars), à 11 heures, que Garibaldi s'est embarqué sur le steamer

anglais *Valetta*, avec huit personnes, parmi lesquelles ses deux fils Ricciotti et Meotti. On ne sait rien de la direction qu'il a prise, s'il doit passer à Malte ou s'il se rend à Gibraltar. On croit, toutefois, qu'il va à Londres. Les uns disent que le but de son voyage est de solliciter les soins d'un célèbre chirurgien anglais. D'autres assurent qu'il veut agiter l'opinion publique en Angleterre en faveur de l'Italie.

La *Stampa* regarde comme peu probable que Garibaldi soit d'intelligence avec Mazzini. Le bruit court d'ailleurs que celui-ci est retourné à Lugano.

Une dépêche de Gènes signale le colonel anglais Chambers comme une des huit personnes parties avec Garibaldi.

Les lettres de Rome du 19 disent que le Pape, se trouvant beaucoup mieux et sans fièvre après avoir été opéré de sa tumeur à la jambe, a voulu recevoir l'ambassadeur de France et qu'il l'a eu avec lui une longue conversation. Une foule considérable remplissait les rues pour voir le magnifique cortège de l'ambassadeur.

L'empereur du Mexique est attendu à Rome.

Les autorités françaises avaient déployé un certain appareil militaire pour prévenir les démonstrations projetées pour le 19, fête de Garibaldi et de Mazzini. Tout était tranquille au départ du courrier.

Le cardinal Lucchini est mort.

### Pologne.

Le *Courrier de Vienne* annonce dans sa partie officielle que Felix Kozelski, noble, et François Witkowski, paysan, condamnés à mort par un conseil de guerre, ont été pendus le 11 mars à Seyny, dans le palatinat d'Augustowo.

On lit dans la *Gazette de Breslau* :

Un nouveau convoi de déportés, au nombre de 500 personnes, a été expédié le 19, de Varsovie au fond de la Russie.

On apprend d'une source certaine que le nombre total des déportés du royaume de Pologne, à l'exception du gouvernement d'Augustowo, s'élevait au commencement de ce mois, à 23,400 personnes.

Dans le gouvernement d'Augustowo, qui continue à rester sous l'administration du général Mourawieff, la proportion des déportés est beaucoup plus grande.

Le ministre de l'intérieur, M. Ostrowski, beau-frère du marquis Wielopolski, vient d'être remplacé par le prince Tcherkaskoj, qui a travaillé avec M. Miloutine à la

rédaction des Ukases concernant les paysans du royaume de Pologne.

### LA CRISE BELGE.

Voilà deux mois et plus que dure, à Bruxelles, l'interim gouvernemental. On ne s'en aperçoit point, sauf dans les régions politiques.

Cependant la situation actuelle ne saurait se prolonger indéfiniment. Il va falloir coûte que coûte, même au prix d'une dissolution de la Chambre, constituer un ministère. Sera-t-il démocrate, mixte ou conservateur ? Une correspondance de Bruxelles étudie quelque peu cette conjoncture.

« Le roi revient de Londres à la fin du mois. Il recommencera ses tentatives d'abord auprès des chefs de la gauche modérée, puis auprès de quelques-uns des ministres démissionnaires. Le roi sait d'avance qu'il ne réussira pas auprès de M. Frère. Son parti à ce dernier est irrévocablement arrêté ; mais avec M. Rogier le roi s'est toujours entendu, faisant appel à son dévouement, il le déterminera peut-être. S'il le veut, M. Rogier sans M. Frère, peut reconstituer un ministère libéral ; il est peut-être le seul, et je vais plus loin, c'est encore M. Rogier qui pourrait s'entendre avec la droite, au moyen d'une trêve. La voudra-t-il ? »

C'est désirable. Nous croyons même pouvoir dire, sur d'autres informations, que ce serait la meilleure manière de répondre aux vœux du pays. En Belgique comme ailleurs, on est las des querelles. BAYET.

### MAZZINI.

Le *Constitutionnel* emprunte au *Moniteur* du 7 juin 1853 l'extrait suivant :

« Un triple assassinat vient d'effrayer la ville de Rhodéz. Trois réfugiés italiens sont tombés sous le poignard d'un de leurs compatriotes. Nous nous bornerons, dans le premier moment, à présenter un simple exposé des faits qui ont précédé et accompagné cet événement. L'enquête judiciaire éclairera toutes les circonstances de cette catastrophe. »

Dès le mois de juillet 1852, les rapports reçus de Rhodéz signalaient des discussions survenues entre les italiens qui faisaient partie du dépôt placé dans cette ville, et l'on attribuait hautement ces divisions à des querelles fondées sur l'existence d'une affiliation secrète qui admettait les uns, et repoussait les autres. Des cette époque même, on parlait vaguement de sentences de mort portées par

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 25 MARS 1864.

N° 18.

## BLEND A

CHAPITRE XIX.

(Suite).

— Quelle différence avec le premier mois, où ce bon secrétaire royal nous recommandait ! nous gagnions tant alors !

— Malheureusement nous ne l'avons plus ; et je crains bien que ces dames, malgré leur promesse de ne pas nous abandonner, n'aient perdu patience par suite de ma longue maladie ; la dernière couverture qu'elle nous ont donnée à faire a traîné si longtemps !

— Hier, quand je me suis présentée chez l'une d'elles, elle m'a dit quelque chose de bien encourageant.

— Quoi donc, ma fille ?

— Qu'elle est forcée de partager les travaux qu'elle et ses connaissances ont à

faire faire, parce qu'il y a une toute de nécessaires à qui elle ne peut refuser ses secours.

— Elle a raison, petite, et si cette façon de penser entraîne une perte pour nous, elle est un bonheur pour d'autres malheureux... Mais voyons ; j'ai toujours mon grand projet.

— Lequel, chère maman ?

— Quoi ! l'as-tu oublié ? Les petits pains au beurre. Dès que je serai retablée, je me mets à en confectionner, et quelque chose me dit qu'ils se vendront bien.

— Ah ! tu seras longtemps encore, bonne mère, avant de pouvoir travailler à la cuisine, et d'ici là...

— Je te comprends ; mais feu ma grand-mère, qui avait vu le monde, disait toujours : Après sept afflictions...

— Ah ! je sais, mère, je sais...

— Alors tu dois être convaincue que le soleil recommencera à luire pour nous... Voyons, que nous reste-t-il d'argent en tout ?

— En tout, répondit Blenda en souriant malgré son chagrin, nous possédons encore trois rixdales en papier et douze skillings en cuivre.

— Eh bien, les choses pourraient aller plus mal, d'autant plus que nos provisions ne sont pas épuisées ; il nous reste encore plus de la moitié du jambon.

— Mais j'ai donné notre dernier fromage à la femme de ménage, n'ayant pas d'argent pour la payer la semaine dernière. D'ailleurs, cette nourriture-là ne te convient pas en ce moment ; le médecin parle de bouillon, et nous n'avons plus de vin de Porto.

— Console-toi, mon ange ; avec l'argent qui nous reste, nous en achèterons ve bouteille et quelques livres de viande

pour un bon consommé ; si, après cela, je ne reprends pas des forces, je renonce, ma foi, à ces choses coûteuses et je me remets à la diète.

— On a beau être à la diète, il faut pourtant prendre quelque chose ; et, pour nous procurer ce quelque chose, il faut trouver un expédient quelconque. Je crois...

— Tu crois ?

— Que le seul possible est de m'annoncer comme couturière à la journée.

Cette proposition n'allait pas du tout à la petite fierté de M<sup>me</sup> Emérence, et il lui en coûta énormément d'y accéder. Elle finit cependant par là, mais à la seule condition que sa fille, qui avait absolument refusé de donner des leçons de dessin, ferait annoncer en même temps qu'une jeune personne désirait enseigner le piano à des enfants à un prix très modique.

— Oui, chère maman, répondit Blenda, je crois que je puis m'y risquer ; je connais parfaitement les notes et j'en sais assez pour enseigner à des commençants.

— Tu vois bien qu'il est bon de réfléchir et de se consulter. Dès demain, tu porteras tes annonces au *Dagbladet*.

Quelques jours après, les deux annonces étaient dans le dit journal.

— Chacune d'elles va nous attirer au moins une vingtaine de demandes, dit M<sup>me</sup> Emérence.

Ce bel espoir fut déçu ; mais elle ne perdit pas courage en voyant les quarante lettres qu'elle attendait se réduire à deux, c'est-à-dire à une par annonce.

L'une invitait la couturière à la journée à se rendre — afin qu'on s'entendît avec elle — à une maison indiquée de l'Oesterlanggata ; et l'autre, qui s'adressait à la

maîtresse de musique à bon marché, la mandait Glasbruksgata.

Ces deux rues sont à deux extrémités opposées de la ville.

— O mon Dieu ! comment faire un si long trajet ? s'écria Blenda.

— Le pis de l'affaire, dit Emérence un peu désappointée, c'est que tu auras usé tes souliers avant de rien recevoir. Si c'était l'hiver, tu pourrais au moins faire usage des chapeaux (1) à un demi-skillings banco la course.

— Je n'y gagnerais pas grand chose, puisqu'il me faudrait passer l'eau ou deux endroits, ce qui ferait, pour l'aller et le retour, deux skillings. Mais je marcherai avec tant de précaution que mes brodequins tiendront tout l'hiver, et notre femme de ménage aura sans doute la bonté de me conduire.

Le lendemain matin, Blenda fit une toilette soignée — chose indispensable puisqu'elle tenait à produire une bonne impression — et elle se mit en route, accompagnée des vœux ardents de sa mère.

Elle alla d'abord à Oesterlanggata, où elle fut reçue par deux vieilles demoiselles avarès et acariâtres, qui lui offrirent, pour travailler chez elles du matin au soir, huit skillings par jour.

— Cela n'est impossible ; ce serait gagner par trop peu, répondit-elle d'un ton poli, mais ferme.

(1) A Stockholm, cette Venise septentrionale, toute coupée de bras de mer, la communication entre les différents quartiers est entretenue par des chaloupes à rames qui partent à toute heure du jour et stationnent à une foule d'endroits.

— Trop peu ! comment trop peu, ma petite mamselle, quand on vous donne en outre la nourriture !

— Et ne puis me contenter de cela.

— Et nous, nous pouvons vous dire qu'il y a des centaines de pauvres filles qui trouveraient cette offre d'une libéralité excessive ; si nous étions parcimonieuses, nous aurions sans peine des couturières pour six, pour quatre skillings, et pour la nourriture toute seule, sans compter qu'elles se montreraient bien reconnaissantes. Dieu merci ! les pauvres nous connaissent et nous bénissent.

— Je ne puis accepter moins de seize skillings ; je suis très assidue à l'ouvrage, et ma mère, qui relève de maladie, a besoin du peu que je puis gagner.

— Oh ! nous connaissons ça, ma petite mamselle ; c'est une vieille histoire... Du reste, comment se nomme votre mère ?

— Madame de Kuhlén.

— Quoi ! vous êtes une demoiselle noble ? En ce cas, allez offrir vos services ailleurs ; nous ne voulons pas d'une si grande dame pour couturière... Dieu me pardonne ! une demoiselle de condition ! de la province, sans doute ? Elles veulent toutes absolument venir à Stockholm, comme si les alouettes y tombaient toutes rôties ; mais elles se trompent joliment !

Blenda avait le cœur gonflé de dépit ; elle se sentait prête à pleurer, mais elle eut le bonheur de pouvoir retenir ses larmes.

S'empressant de tourner le dos aux vieilles filles si comblées de bénédictions des pauvres, elle se rendit Glasbruksgata.

Parvenue au premier étage d'une somptueuse maison, elle adressa au Ciel une fervente prière, demandant à Dieu de lui faire rencontrer là une personne plus

(\*) Réproduction interdite.